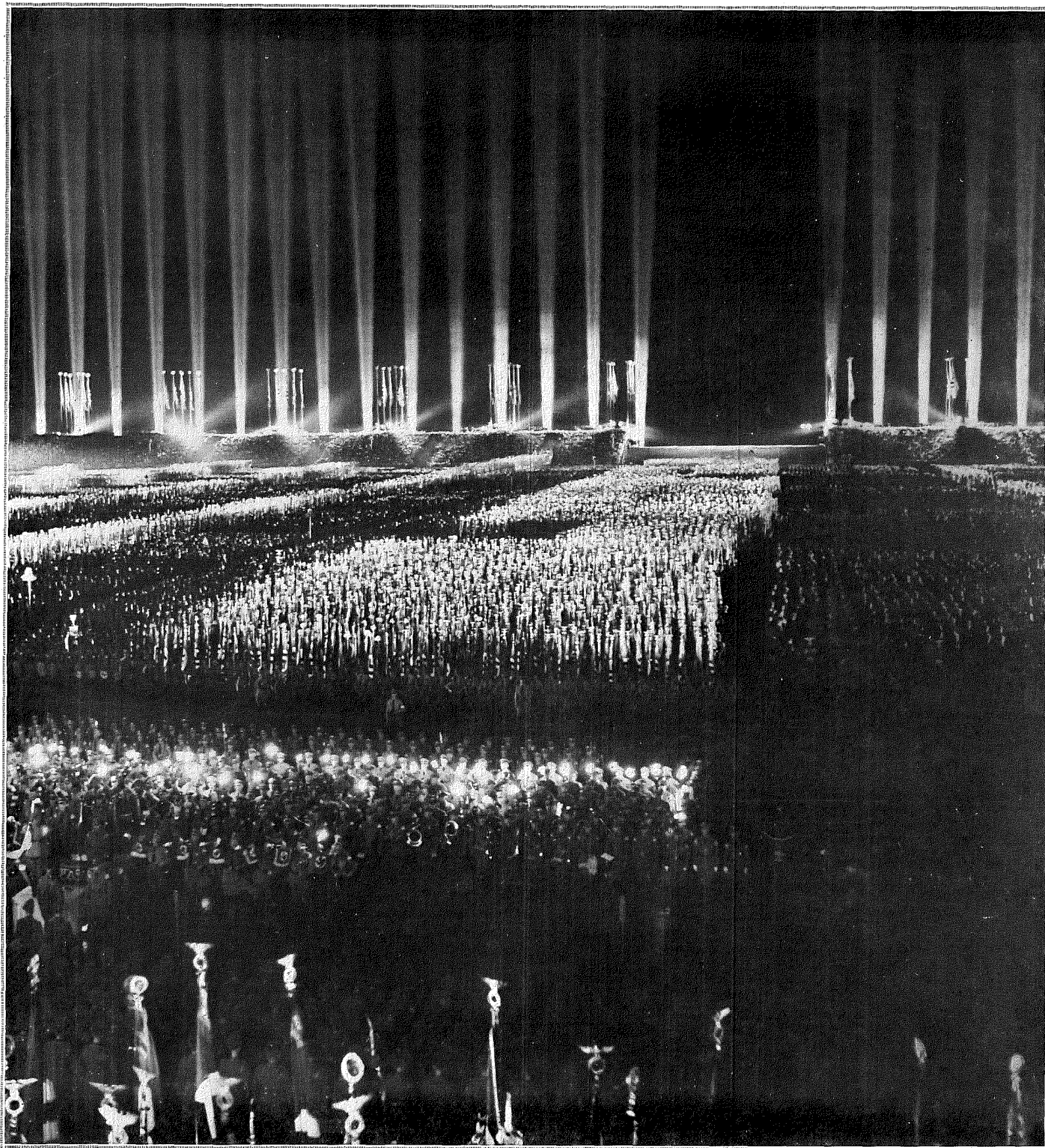




La colonnade de projecteurs encadrant le rassemblement des chemises brunes, le soir du 11 septembre, pendant le congrès national-socialiste de Nuremberg.

LE CONGRÈS DE NUREMBERG

Pour la quatrième fois depuis que le régime hitlérien est au pouvoir, le congrès du parti national-socialiste a ouvert à Nuremberg, le 9 septembre, ses assises annuelles. La cérémonie s'est déroulée, cette fois encore, dans la Luitpold Halle, décorée de tentures rouges, de croix gammées et d'aigles d'argent, en attendant que soit achevé le grandiose palais de pierre de taille et de béton qui pourra contenir 60.000 personnes. Le mot de congrès implique pour nous une discussion et des débats. Rien de tel dans le Troisième Reich, où le parti nazi, pas plus d'ailleurs que le Reichstag, n'est admis qu'à entendre et à approuver la politique de son chef suprême. L'année dernière le « congrès » avait été suivi de la convocation du Reichstag, afin de sanctionner les lois d'exception prises contre les Juifs et le remplacement du drapeau noir-blanc-rouge par l'étendard à croix gammée. Cette année, il semble qu'on ait voulu rejeter au second plan

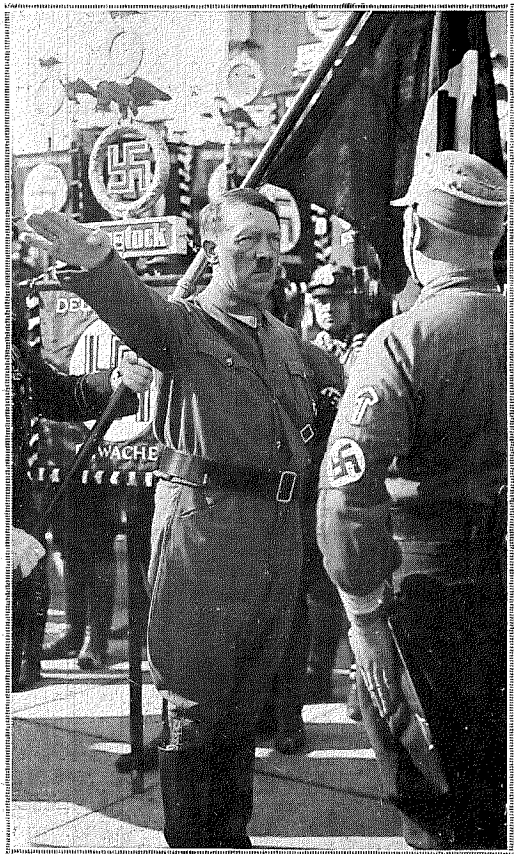
les problèmes intérieurs pour mieux faire apparaître l'unanimité de la nation groupée en un seul front de politique extérieure.

Comme d'habitude, le côté spectaculaire n'a pas été ménagé : défilé traditionnel des drapeaux, appel des 400 morts du mouvement national-socialiste tombés au cours de la lutte, avant le triomphe, chants graves des orgues, hymnes patriotiques joués par les musiques militaires. Puis ce furent les discours. Le premier, M. Rudolf Hess, lieutenant du Führer, monta à la tribune : « Cette nouvelle et glorieuse revue des forces de l'Allemagne régénérée portera, déclara-t-il, le nom de « congrès de l'honneur ». Il exalta ensuite le Reichsführer qui a « rendu l'honneur à l'Allemagne et fait d'elle la gardienne de la paix » et vitupéra le bolchevisme, danger mondial contre lequel tous doivent s'unir. Mais le morceau de résistance fut la lecture d'une proclamation du chancelier Hitler. Ce long document a d'abord rappelé, en la célébrant dans les formules coutumières, l'œuvre accomplie par le régime. Après

quoi, il a revendiqué pour l'Allemagne, comme un « droit vital », la récupération de ses colonies et il a annoncé la mise en chantier d'un « plan de quatre ans » destiné à procurer au Reich son autarchie économique au moyen d'*ersatz* qui remplaceront les matières premières qui lui manquent. Enfin — et ce fut là le point capital — il a fait une véritable déclaration de guerre morale à la Russie soviétique et au communisme, en cherchant à justifier par la nécessité de répondre à la menace bolchevique et de protéger l'Europe contre elle le réarmement de l'Allemagne et le rétablissement du service militaire de deux ans. Le même jour, dans la soirée, au théâtre de Nuremberg, le Führer prononçait un grand discours sur les rapports de la culture et de la politique, en représentant le bolchevisme et le marxisme comme un apport essentiellement juif. Ainsi la lutte du national-socialisme contre le communisme et contre les Juifs exprime-t-elle le double aspect d'une même croisade.

Ce leitmotiv fut repris, les jours suivants, par

les autres leaders du national-socialisme, mais avec plus de violence encore. Tour à tour, M. Rosenberg, chef du service de la politique extérieure du parti, et M. Goebbels, ministre de la Propagande, accumulèrent les invectives contre le bolchevisme, « doctrine du monde des criminels », contre cette « folie pathologique enseignée par des Juifs et dirigée par des Juifs avec le but d'anéantir les peuples européens et



La consécration par le Reichsführer des nouveaux étendards.

d'établir sur eux une domination juive internationale ». La Russie soviétique, dirent-ils, a proposé à Genève le désarmement intégral, mais aussitôt elle a créé l'armée la plus puissante du monde, avec 2 millions d'hommes sur le pied de paix et 10 millions de réserves. Ses intentions agressives ne sont pas douteuses. L'Allemagne aura l'honneur d'avoir donné l'alarme à l'Europe et au monde ; elle convie tous les peuples de la terre à s'unir contre ce péril s'ils ne veulent pas être entraînés dans le tourbillon d'une fatalité épouvantable. Jamais encore jusqu'ici, les représentants officiels d'un pays ne s'étaient exprimés avec cette violence à l'égard d'une autre nation avec laquelle ils entretiennent des relations diplomatiques.

Le 11 septembre au soir, le congrès changeait de cadre. C'est sur l'immense champ de la Zeppelin Wiese qu'avait lieu la revue des cadres du parti national-socialiste : une formidable masse de 100.000 hommes, en uniforme brun, avec leurs 20.000 drapeaux. Soudain, les ténèbres nocturnes furent déchirées par les faisceaux lumineux de 200 projecteurs de la défense antiaérienne, et une foule innombrable acclama ce spectacle fantastique. De nouveau le Führer prononça un discours. Sa voix rauque, amplifiée par les haut-parleurs, portait jusqu'aux extrémités les plus reculées de la Zeppelin Wiese.

La journée du 12 fut celle des milices nationales-socialistes. 100.000 hommes étaient dès 8 heures du matin formés en carré au pied de la monumentale tribune de la Luitpold Arena où le Führer les harangua, répétant une nouvelle fois ce qu'il avait déjà dit : « Nous n'avons d'inimitié ou de haine contre personne, mais jamais l'Allemagne ne sera bolcheviste. Je n'ai jamais encore convié l'Allemagne à aucune manifestation, mais, si je le fais, il n'y en aura qu'une seule : on ne verra pas 10.000 ou 20.000 hommes sans discipline, mais des millions et des millions se dresseront contre l'ancien adversaire, l'ennemi héréditaire de l'humanité. »

Enfin, le 14 septembre, dernier jour du congrès, vit l'apothéose finale : celle de l'armée. 400 avions évoluèrent dans les airs, l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, les sections motorisées, des groupes de tanks défilèrent, des combats furent simulés, et la gigantesque parade s'acheva par une remise de drapeaux.

LES FIANÇAILLES DE LA PRINCESSE JULIANA (Voir notre gravure de première page.)

On a annoncé officiellement, le 8 septembre, les fiançailles de la princesse Juliana, héritière du trône de Hollande, avec le prince allemand Bernhard de Lippe-Biesterfeld. La princesse, qui a eu vingt-sept ans en avril dernier, est de deux ans plus âgée que son fiancé, dont elle a fait la connaissance récemment, au cours de vacances en France et en Suisse. Le prince Bernhard, qui travaille dans la fameuse firme de produits chimiques allemande I. G. Farbenindustrie, appartient à une famille qui, dans l'histoire, a souvent combattu aux côtés de celle d'Orange-Nassau pour la cause du protestantisme. Il est le neveu du dernier prince régnant de Lippe, Léopold IV, qui abdiqua en 1918. La mère de la princesse Juliana, la reine Wilhelmine, est montée sur le trône en 1890, mais demeura sous la tutelle de sa mère — elle n'avait alors que dix ans — jusqu'en 1898. Lorsque la princesse Juliana sera appelée à régner, son mari, comme celui de la reine Wilhelmine, ne sera que prince consort.

LA GUERRE D'ESPAGNE

Après Irun, Saint-Sébastien, à son tour, est tombé entre les mains des nationaux. Mais la capitale du Guipuzcoa a été plus heureuse que la petite ville basque : elle a été occupée sans combat et les horreurs des massacres et de l'incendie lui ont été à peu près complètement épargnées.

L'investissement de Saint-Sébastien par les troupes du général Mola avait commencé dès le lendemain de la prise d'Irun, et la disproportion des forces et des moyens entre les assaillants et les défenses ne laissait aucun doute sur l'issue de la lutte. C'est pourquoi les nationalistes basques, dont le loyalisme gouvernemental n'est pas en cause, avaient estimé que la résistance était inutile et qu'il convenait avant tout de préserver leur cité de la destruction. Ils rallièrent assez facilement à leur thèse les socialistes, mais non les anarchistes. Ceux-ci, comme à Irun, étaient partisans de combattre jusqu'au bout et cherchaient à imposer à la population leur régime de terreur. Il y eut, au palais du gouvernement, en présence de M. Ortega, le gouverneur, des discussions dramatiques et, dans la ville même, les modérés durent à plusieurs reprises faire le coup de feu contre les extrémistes. Finalement, ils l'emportèrent et réussirent à maintenir l'ordre. Le général Mola avait d'ailleurs adressé un ultimatum, qui expirait dimanche matin, pour permettre l'évacuation de la population civile avant l'assaut qu'il comptait donner si Saint-Sébastien ne se rendait pas. Pendant deux jours et deux nuits, ce fut, sur la route de Bilbao, un interminable et lamentable défilé de fuyards que les nationaux, massés sur les crêtes voisines, laissaient passer. Mais la population civile ne fut pas seule à se retirer : les principales forces gouvernementales se sont, elles aussi, repliées en bon ordre vers Bilbao. Le gouverneur Ortega lui-même a abandonné la ville et ce fut sans coup férir que les avant-gardes du général Mola y pénétraient, à l'aube du 13 septembre, suivies, quelques heures plus tard, par le gros des troupes. Certains anarchistes, mettant à exécution leurs menaces, étaient parvenus à allu-

mer ça et là des incendies, mais ils furent vite maîtrisés et les dégâts n'ont pas été importants. Quant aux otages, depuis plusieurs jours déjà ils avaient été envoyés à Bilbao par le gouverneur Ortega afin de les soustraire à la fureur des anarchistes.

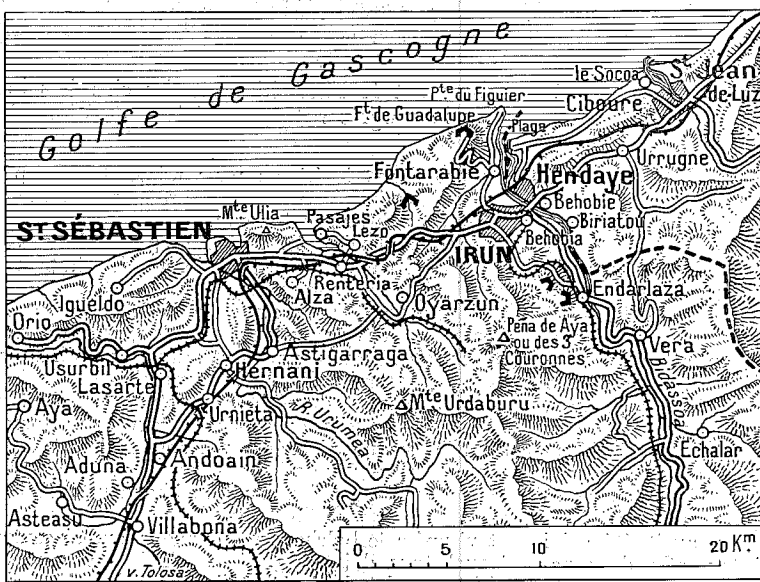
Saint-Sébastien se trouve donc désormais rattaché à la junte de Burgos où la nouvelle, quand elle fut connue, déclencha un enthousiasme indescriptible. Les cloches se mirent en branle, des cortèges furent formés et le général Cabanellas longuement acclamé. Les communiqués des nationaux sont d'ailleurs les seuls à avoir enregistré l'événement, que les radios de Madrid, quarante-huit heures après qu'il s'était produit, passaient encore sous silence.

Sur les autres fronts la situation militaire n'avait pas, au début de cette semaine, subi de sensibles changements. Dans l'Alcazar de Tolède ou dans ses dépendances les assiégés tenaient toujours héroïquement, parmi les ruines. Ils avaient demandé qu'un prêtre leur fût envoyé pour leur administrer les secours de la religion, et le gouvernement de Madrid a fait droit à cette requête. De son côté, le corps diplomatique, sur l'initiative de son doyen, l'ambassadeur du Chili, a entrepris des démarches pour que les femmes, les enfants et les vieillards qui se trouvent dans l'Alcazar puissent être évacués et aient la vie sauve.

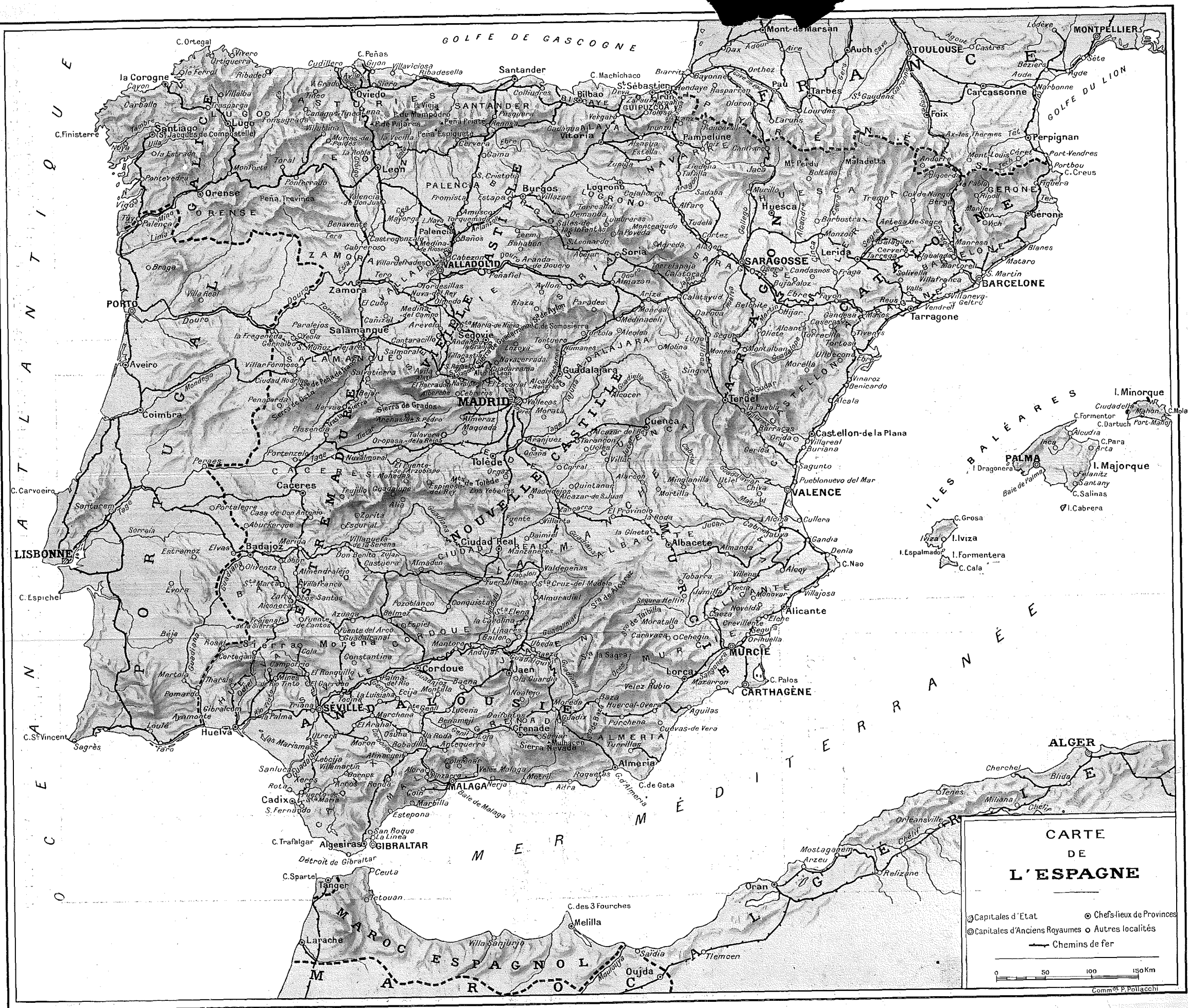
Sur le plan international, le comité de coordination et de surveillance des mesures de non-intervention en Espagne s'est réuni à Londres, au Foreign Office, le 9 septembre. Mais il s'est trouvé aussitôt en présence d'une situation assez délicate, le Portugal s'étant abstenu de se faire représenter. Les délégués de l'Italie et de l'Allemagne ayant, de leur côté, formulé des réserves et argué d'instructions insuffisantes de leurs gouvernements respectifs, le comité s'est ajourné au 14 septembre.

En marge de la guerre d'Espagne, ce n'est pas sans quelque émotion qu'on a appris que des troubles auraient éclaté au Portugal. Le gouvernement de Lisbonne a, il est vrai, démenti ces informations qui, si elles ne sont pas complètement erronées, ont du moins été fort exagérées. Il semble bien qu'une mutinerie se soit produite à bord de l'avisos *Alfonso de Albuquerque* et du contre-torpilleur *Dao*, mais elle a été aussitôt réprimée et elle ne s'est pas étendue, comme le bruit en avait couru, à d'autres unités navales ou aux garnisons de l'intérieur. Ce qui est certain, c'est qu'une propagande intense est actuellement faite dans les masses populaires du Portugal pour qu'elles viennent en aide aux « frères espagnols ». Les préférences du gouvernement portugais ne sont pas douteuses : elles vont tout entières aux insurgés, car le régime autoritaire de M. Salazar a tout à redouter de la contagion révolutionnaire dans la péninsule Ibérique. Si les troupes du général Franco, au lieu de marcher sur Madrid, se sont d'abord assurées la possession des provinces limitrophes du Portugal, ce n'est pas seulement afin d'opérer leur jonction avec l'armée du Nord du général Mola ; c'est aussi parce qu'elles savaient trouver au Portugal une source constante de ravitaillement et, en cas d'échec, une possibilité de refuge. Si un *Frente popular* s'installait au Portugal, les rebelles espagnols perdraient du coup tout le bénéfice de ce voisinage.

Mais c'est là une éventualité bien peu probable. Depuis le coup d'Etat du général Carmona, en 1926, et surtout depuis que M. Salazar est devenu président du Conseil, en juin 1932, le Portugal vit sous une dictature, qui a fait régner l'ordre. Cela n'a pas été, malgré tout, sans quelques tentatives insurrectionnelles, qui se sont produites soit dans l'armée, soit dans les milieux ouvriers : complot militaire en août 1928, insurrection à Madère, à l'instigation d'officiers et de déportés politiques, en avril-mai 1931, nouvelle sédition militaire métropolitaine en août 1931, révolte de chômeurs en janvier 1932, tentative de soulèvement communiste en janvier 1934, complot monarchiste avorté en septembre 1935 et, tout récemment encore, au début d'août, émeutes à Madère. Tous ces mouvements expliquent pourquoi le Portugal est si peu désireux de s'associer à la non-intervention en Espagne.



La région du Nord de l'Espagne, théâtre des récentes opérations.



19. Septembre
1936

19 SEPTEMBRE 1936



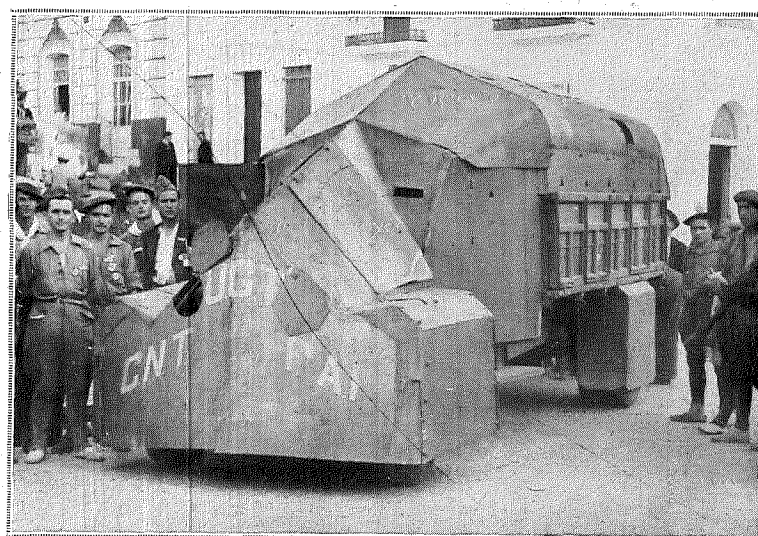
Le capitaine Bayo assurant l'embarquement des troupes (qui ont échoué à Majorque).



A Merida (Badajoz) : ménagères et enfants faisant queue pour toucher leur ration quotidienne d'eau.



Sur le front de la sierra Guadarrama :
équipe d'un char d'assaut dont une femme fait partie.



A Los Rojos (Andalousie) :
camion blindé pris par les troupes du général Queipo de Llano.



A Alcaracejos (près Cordoue) :
des habitants du village et des paysans des environs répondent à un appel d'engagement dans les milices.
Photographies Keystone, Serrano et Daniel.



A Burgos : le général Cabanellas
passe en revue des troupes venues du Maroc par avion
et serre la main d'un gradé.

INSTANTANÉS D'ESPAGNE : DU COTÉ DES GOUVERNEMENTAUX ET DU COTÉ DES NATIONALISTES